Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

50 | 2015
Varia

Jean-Claude Bonnet, *La Gourmandise et la faim. Histoire et symbolique de l'aliment (1730-1830)*, Paris, LGF, 2015, 451 p. ISBN 978-2-253-15643-7

Marie Leca-Tsiomis

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5273>

DOI : 10.4000/rde.5273

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2015

Pagination : 420-421

ISBN : 978-2-9520898-8-3

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Marie Leca-Tsiomis, « Jean-Claude Bonnet, *La Gourmandise et la faim. Histoire et symbolique de l'aliment (1730-1830)*, Paris, LGF, 2015, 451 p. ISBN 978-2-253-15643-7 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 29 novembre 2015, consulté le 31 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5273> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5273>

Propriété intellectuelle

des sciences. Dans les autres chapitres, *Telliamed*, les ouvrages de Meslier, Newton, Toland, et plus encore ceux de Diderot et d'Holbach, sont régulièrement mobilisés de façon convaincante.

Si dans l'ensemble ces mises au point, qui accordent la première place aux textes originaux largement cités, donnent un aperçu assez équilibré des discours matérialistes de l'époque et de leurs sources, on peut cependant s'étonner de ne pas voir apparaître dans les problématiques retenues la question de la vie sociale et des valeurs morales. La modestie de l'auteur se manifeste encore dans sa conclusion. Refusant de céder à la tentation de l'éloge inconsidéré, Pierre Berthiaume se contente d'un diagnostic : « les penseurs matérialistes [...] n'avaient pas les moyens intellectuels de leurs ambitions. Aussi ont-ils eu recours à des images et à des analogies » (p. 298). Sur ce point, la méthode adoptée montre ses limites, et l'auteur n'évite pas certaines simplifications qui contrastent avec l'érudition dont il fait preuve. En effet, il semble difficile, s'agissant de ces débats, de faire abstraction du contexte et des stratégies discursives. Par ailleurs, le fait de comparer les discours matérialistes aux progrès ultérieurs des sciences a pour corollaire une sous-estimation de la dimension conjecturale des discours en question, ce dont témoigne le traitement réservé par l'auteur à l'imagination et à l'analogie. En outre, certains des problèmes sur lesquels les penseurs matérialistes ont buté restent difficiles à cerner aujourd'hui, à commencer par « les phénomènes de conscience » (p. 299) qui suscitent toujours des analogies chez les savants qui tentent d'en rendre compte. Par surcroît, l'assimilation des courants matérialistes au rationalisme totalisant favorise le retour de la thèse simpliste, ou plutôt du cliché, de l'existence d'un lien fondamental entre système et raison « totalitaire » (p. 300). Du coup, l'auteur renvoie dos à dos ce qu'il nomme le « théofascisme », dénoncé par les matérialistes, au premier rang desquels d'Holbach, et « l'esprit de système », dont le même d'Holbach serait l'incarnation. Cela étant, l'ouvrage de Pierre Berthiaume se recommande par son sérieux et sa clarté. Il s'agit d'une synthèse utile, fondée sur une solide connaissance des œuvres, qui vient opportunément rappeler la complexité des filiations intellectuelles.

Franck SALAÜN

Jean-Claude BONNET, *La Gourmandise et la faim. Histoire et symbolique de l'aliment (1730-1830)*, Paris, LGF, 2015, 451 p. ISBN 978-2-253-15643-7.

C'est à plusieurs titres que ce livre intéressera les lecteurs de Diderot. L'espèce d'oxymore que constitue son beau titre annonce l'étude des mœurs de table ainsi que celle de la « question chronique de la disette et de la faim » au XVIII^e siècle. Le panorama de cette histoire sociale et littéraire de l'aliment est vaste et le livre nous conduit, après la *Civilité*

d'Érasme, des manuels de civilités jusqu'à Chateaubriand et à Carême (si mal nommé). Au cœur du livre, la partie intitulée « La saveur des mots » est consacrée à Rousseau, à Mercier et bien sûr à Diderot : Bonnet rend compte du « démon de l'appétit » chez le glouton mais gourmand philosophe – « le ventre à table » au Grandval ou en « pic nic » à St-Cloud – aux prises avec les « perfides anguilles », « les petits melons d'astracan », « la fricassée de poulet » ou « l'énorme fromage glacé ». Voici décrit avec bonheur le « festin diderotien » ; plaisir de manger, et malaises de la digestion, voire de l'indigestion, remèdes, diètes ; tout est objet d'intérêt chez Diderot, les auberges, les collations entre amis et les repas intimes, jusqu'au dernier (« C'est une bien belle mort que de mourir avec un goût d'abricot dans la bouche ! »). Mais la partie la plus novatrice de ce chapitre a trait aux réflexions qui surgissent des échanges de Diderot avec l'abbé Galiani sur la question des blés et sur « le spectre de la faim ».

Pour la première fois, me semble-t-il, l'*Apologie de l'abbé Galiani* est montrée dans toute sa force originale, à savoir la marque d'une « vraie rupture dans la pensée politique de Diderot » et un moment passionnant de son inventivité littéraire. Il faut lire ces pages lumineuses sur l'évolution de Diderot, ancien admirateur des physiocrates, s'enthousiasmant peu à peu pour les réflexions d'un Galiani qui, dans ses *Dialogues*, se livre à la démythification en règle de la physiocratie, et, soucieux des disettes et des famines, s'oppose à la libéralisation du commerce extérieur du blé. Les grains, comme l'air et l'eau, ne sont pas une marchandise comme une autre, mais la nourriture du peuple et lorsque le principe de propriété est placé au dessus de « l'utilité générale », il devient, écrit Diderot, « un principe de Tartare, de cannibale, non d'un homme policé ». Cette verte apostrophe adressée au physiocrate Morellet, détracteur de l'abbé Galiani, se double d'un reproche essentiel, celui de ne rien entendre à « l'art du dialogue » : « Vous aimez la dispute et [l'abbé] aime la causerie ; vous êtes toujours sur les bancs de l'école et [...] l'abbé est toujours sur un canapé ».

Et J.-C. Bonnet, en vrai diderotiste, ne se limite pas à rendre compte du débat politique alors fondamental et toujours si actuel, à l'occasion duquel Diderot « aborda frontalement la question sociale ». Car cette *Apologie*, rédigée quelque part entre les premières versions du *Neveu de Rameau* et le *Rêve de D'Alembert*, atteste, profondément montre-t-il, des formes particulières de la créativité diderotienne : « Si la défense de Galiani fut d'abord inspirée par un mouvement spontané d'amitié et par une incontestable adhésion intellectuelle, on découvre qu'au delà de cet engouement ce sont les intérêts supérieurs de l'œuvre de Diderot qui sont engagés [...]. Il avait décidé de s'approprier résolument et on pourrait dire de vampiriser le personnage de l'abbé [...] qui l'aida à son insu à ouvrir les voies novatrices qui font toute la singularité de son inventivité littéraire ».